

*Bord des quais de Wakefield, Yorkshire,  
Angleterre, 1870*

Dans un juron à peine audible, Margaret May Taylor, prénommée comme sa grand-mère maternelle, mais que tout le monde appelait Meg, replongea l'agitateur à linge dans la cuve remplie d'eau savonneuse grisâtre et le fit tourner à plusieurs reprises. Les bras endoloris après avoir commencé à travailler sans relâche avant cinq heures ce matin-là, elle sortit les vêtements mouillés et emmêlés, puis les déposa dans une autre cuve remplie d'eau propre dans laquelle elle avait ajouté un bloc de Bleu Reckitt pour que le linge reste blanc. Des gouttes de sueur dégouлинаient sur son front alors que le soleil se levait tout juste au-dessus des toits et que la matinée promettait une nouvelle journée de janvier glaciale.

À l'angle de la petite cour pavée, sa sœur cadette, Mabel, âgée de quatorze ans, était assez grande pour se voir confier l'utilisation de la redoutable presse à linge qui servait à extraire l'eau des vêtements et des draps.

—Meg, il n'y a plus de pain, annonça Susie, une autre de ses sœurs, âgée de onze ans, en sortant par la porte de derrière pour aller chercher du charbon dans l'abri attendant aux toilettes.

Il était très rare d'avoir ses propres toilettes lorsque l'on habitait dans la rue Wellington. Leurs voisins devaient les partager ; on en comptait généralement une pour deux ou trois maisons. Mais, pour une raison qui échappait à tous les habitants de la rue, celle des Taylor, le numéro sept, avait les siennes. La mère de Meg aimait penser que le sept était un numéro à part, cependant, selon M. Pike, qui habitait au onze, c'était parce qu'à l'origine, leur maison était la dernière de la rue et qu'elle n'avait pas de voisins avec qui partager. Toutefois, cela avait changé lorsque, quelques années auparavant, de nouvelles rangées de maisons mitoyennes avaient été construites entre le numéro sept et la ligne de chemin de fer, qui se trouvait au bout de la rue Wellington.

— Il n'y a jamais assez de nourriture dans cette maison ! lança Mabel en rejetant sa tête en arrière.

— Qui a tout mangé ? demanda Meg, à bout de souffle, en repoussant ses cheveux brun foncé de son visage à l'aide de son poignet. Maman n'a même pas encore pris son petit déjeuner.

— Betsy et Nell, répliqua Susie en déposant des morceaux de charbon dans un seau. Tu sais bien que Betsy n'arrive pas à le couper assez finement.

— Alors, tu aurais dû te lever plus tôt pour le faire, fulmina Meg. Je ne peux pas être partout à la fois. Tu dois y mettre du tien.

— Mais c'est ce que je fais déjà ! s'exclama Susie.

— Et vas-y doucement sur le charbon, la prévint Meg. C'est tout ce qu'il nous reste. Prends seulement quelques morceaux.

Susie souleva le seau rempli et entra dans la maison en titubant sous son poids, essayant tant bien que mal d'éviter qu'il touche ses collants ou sa jupe. Meg porta un panier

de vêtements mouillés à Mabel, qui étendait les habits fraîchement essorés. Trois cordes étaient tendues dans la cour pavée pour tout le linge, mais il était peu probable qu'il sèche par une telle journée d'hiver.

Nicky, le plus jeune des frères et sœurs de Meg, se tenait adossé au cadre de la porte donnant sur la cuisine. À six ans, il était trop petit pour son âge en raison d'une santé fragile depuis sa naissance et du fait d'être né dans la famille au moment où son père peinait à gagner sa vie avec sa péniche.

— Rentre t'asseoir près du feu, ordonna Meg à Nicky, tout en ajoutant de nouveaux vêtements dans la cuve.

— Maman a dit que je pouvais aller à l'école aujourd'hui, répondit-il.

Sa voix était si faible qu'elle parvint à peine aux oreilles de Meg, malgré le peu d'espace qui les séparait.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, rétorqua Meg en lui adressant un sourire empreint de tristesse. C'est trop fatigant pour toi.

— C'est Maman qui l'a dit.

Il fronça les sourcils, l'air contrarié. Ses yeux gris, si semblables à ceux de Meg, laissaient transparaître son espoir.

— Oui, mais est-ce que Maman sait à quel point tu souffres après une journée d'école ?

Meg fit tourner l'agitateur à linge avec vigueur, légèrement agacée que sa mère, qui était pratiquement clouée au lit à l'étage, ait entravé son autorité.

— Mais j'ai envie d'y aller ! protesta Nicky en tapant du pied.

— Alors, vas-y avec les filles, soupira Meg en haussant les épaules. Mais ne viens pas pleurer dans mes bras si,

après ça, tu ne peux pas te lever de ton lit pendant une semaine.

Surexcité, Nicky disparut à l'intérieur de la maison.

— Tu es dure avec lui, commenta Mabel, qui avait repris son travail à la presse à linge.

— Tu sais aussi bien que moi comment il est après l'école, rétorqua Meg avec un regard sévère trahissant son épuisement.

— Oui, mais il a envie d'être comme les garçons de son âge. Laisse-le faire.

— Très bien. Dans ce cas, tu pourras aider à veiller sur lui *et* sur Maman, répliqua Meg en redressant son dos douloureux.

— C'est ce que je fais déjà quand tu es au travail, riposta sa sœur, la mine renfrognée.

Mabel n'était pas du genre à travailler ou à faire quoi que ce soit contre son gré. Mme Fogarty, la voisine d'à côté, soutenait que Mabel n'était pas née dans la bonne famille et qu'elle aurait dû être la fille d'un gentleman et non d'un conducteur de péniche.

En silence, les deux sœurs poursuivirent leur tâche ardue consistant à laver, à essorer et à étendre le linge tandis que le soleil se levait et que les maisons mitoyennes reprenaient vie. Les hommes partaient au travail, les femmes s'attelaient aux tâches ménagères et à la préparation des enfants. Plusieurs voisines étaient déjà en train de laver leur linge en même temps que les sœurs Taylor. Dans ce quartier pauvre du bord des quais, le lundi était le jour de lessive pour les femmes qui avaient la force de s'en charger.

Depuis le canal et la rivière Calder, on pouvait entendre la ville s'animer. Les klaxons des bateaux et des barges retentissaient en même temps que les sifflets à vapeur des

usines, convoquant les ouvriers devant leurs portes. Dans un bruit de ferraille, les trains traversaient le viaduc qui avait été construit au bout de la rue Wellington ainsi que de toutes les autres qui s'étendaient d'est en ouest depuis la rivière.

Frank, le père de Meg, était propriétaire d'une péniche. Il transportait des marchandises sur le canal depuis tout petit, lorsqu'il aidait son père. Désormais, c'étaient ses fils, Freddie et Arthur, qui l'accompagnaient. Ils s'absentaient de la maison pendant des semaines pour parcourir les voies navigables de Wakefield vers d'autres régions du Yorkshire. Meg se retrouvait alors seule pour s'occuper de sa famille, entretenir la maison et prendre soin de sa mère malade, tout en travaillant quelques heures par semaine au pub local, le Bay Horse.

Quand son père rentrait, il ne restait jamais longtemps : seulement quelques jours, avant de repartir aussitôt avec les garçons. Parfois, Meg aurait aimé pouvoir monter à bord d'un bateau et laisser derrière elle ses responsabilités pendant plusieurs semaines. Elle enviait la liberté de Freddie et d'Arthur. Si elle était née garçon, elle serait sur la péniche à l'heure actuelle, à regarder la campagne défiler sous ses yeux, à sauter hors du bateau pour ouvrir les écluses, à s'amarrer aux nombreux quais et à y faire plein de rencontres, à dormir sous les étoiles en été et à nouer des liens avec les autres personnes qui parcouraient les voies navigables.

Au lieu de cela, elle se brisait le dos à nettoyer et à cuisiner, sacrifiant ses études pour subvenir aux besoins de sa famille, et ce, sans un merci ni un mot gentil de son père en retour.

— Je dois bientôt partir, déclara Mabel, qui étendait sur la corde la dernière chemise de son panier. Je ne veux pas être en retard.

— C'est bon, ça ira. Tu peux y aller, affirma Meg en la congédiant d'un geste de la main.

Mabel travaillait à la filature de laine, située légèrement au-dessus du quai Thornes Lane. Cette autre source de revenus permettait d'aider à nourrir et à vêtir la famille. Cet été, Susie arrêterait l'école pour travailler à l'usine avec Mabel et les quelques pièces qu'elle gagnerait seraient les bienvenues.

— Apporte une tasse de thé à Maman avant de partir, lui demanda Meg.

— Je vais être en retard. J'ai pas envie que le patron me râle dessus et qu'y me réduise le salaire.

— On dit *qu'il*, pas *qu'y*. Maman veut que l'on parle correctement, comme elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? répliqua Mabel.

Meg jeta les vêtements dans la cuve, agacée d'avoir à endosser à la fois le rôle de sœur et de parent.

— Ne t'en fais pas, Mabel. Je vais m'occuper du thé de Maman. Je dois vérifier si tout le monde est prêt pour l'école de toute façon, soupira Meg, qui laissa les habits à tremper avant d'entrer dans la maison.

Dans la cuisine se trouvait une cuisinière collée au mur et une table carrée, trop petite pour accueillir toute la famille, en particulier lorsque son père et ses frères étaient à la maison. Des dalles de pierre recouvraient le sol et les murs blanchis à la chaux avaient perdu leur éclat. Tous les jours, de petits bouts de plâtre se décrochaient et tombaient sur le sol, comme des pétales de fleurs, et Meg devait les balayer matin et soir. Depuis plus d'un an, elle

en parlait chaque semaine au collecteur de loyer, mais le propriétaire n'avait encore rien fait jusqu'à présent.

Il y a plusieurs années, pour faire face à l'agrandissement de la famille, son père avait abattu le mur qui séparait la cuisine du minuscule salon, créant ainsi une plus grande pièce dans laquelle un canapé vert en crin de cheval pouvait se glisser sous la fenêtre de devant. À partir de vieux chiffons, les filles avaient fabriqué des tapis pour le sol et des coussins pour s'asseoir près du feu.

La rue Wellington était bordée de maisons mitoyennes, toutes plus ou moins délabrées les unes que les autres, qui comprenaient deux pièces au rez-de-chaussée et deux autres à l'étage. Les murs suintaient d'humidité, les fenêtres étaient gelées tous les matins en hiver et les rats se faufilaient souvent dans les toits et les murs. Les cheminées dégageaient de la fumée et la pompe à eau commune tombait sans cesse en panne, si bien que Meg devait chaque fois marcher jusqu'à la pompe la plus proche, qui se trouvait au bout de la rue, et rapporter des seaux remplis d'eau, qui se vidaient bien trop vite. Quant aux toilettes, elles débordaient régulièrement. Certaines années, la rivière polluée entraînait en crue, submergeant les habitants jusqu'aux genoux d'une eau sale et malodorante. Les moisissures se développaient, poussant aussi rapidement que des fleurs dans une serre. Pendant les chaudes journées d'été, la puanteur des usines et des teintureries donnait la nausée à Meg.

Elle désirait tant partir d'ici. L'idée de quitter cet endroit la hantait jour et nuit, mais comment pouvait-elle fuir sans argent ? Le maigre salaire qu'elle percevait en travaillant au pub du Bay Horse était à peine suffisant pour qu'elle puisse s'acheter de nouvelles bottes et un chapeau chaque

année. La plus grande partie de sa paie finissait dans la boîte de conserve placée au-dessus de la cheminée, dont le contenu était destiné à régler les factures.

Meg poussa un soupir tout en remuant le porridge tandis que Nell s'asseyait à table en se grattant la tête.

—Tu n'as pas intérêt à avoir de nouveau des poux, la prévint Meg.

—Ce n'est pas ma faute, rétorqua sa sœur en se grattant encore plus fort.

Meg servit des bols de porridge à la louche et les fit passer autour de la table.

—Betsy, puisque tu coupes le pain trop épais, tu pourras aller en racheter à la boulangerie Boyd et le rapporter ici avant d'aller à l'école. Combien de fois t'ai-je montré comment couper le pain ?

—Je fais ce que je peux ! s'exclama Betsy en marchant d'un pas lourd vers sa chaise avant de prendre sa cuillère. Pourquoi ce n'est pas Susie qui s'en charge ?

—Je le fais déjà tous les jours ! répondit cette dernière, qui tressait ses longs cheveux bruns devant le petit miroir accroché au mur. Il faut que tu apprennes. Quand je travaillerai à la filature avec Mabel, je ne serai plus là le matin. C'est à toi de prendre le relais.

—Nicky, viens manger, ordonna Meg.

Elle laissa infuser le thé avant d'en verser une demitasse par personne. Assis près du feu, Nicky était en train de dessiner, activité qu'il adorait par-dessus tout et pour laquelle il était plutôt doué. Il avait, en effet, eu beaucoup de temps pour s'entraîner, puisqu'il avait passé la majeure partie de sa courte vie près du feu, trop malade pour jouer dehors. Personne ne savait ce qu'il avait. Selon les médecins, il était né trop prématurément. Par conséquent, son cœur était faible et ses poumons pas assez développés.

Ils affirmaient que Nicky ne ferait pas de vieux os. Cette pensée faisait frissonner Meg.

— Nicky, viens manger ! répéta-t-elle.

Elle attendit qu'il vienne à table et l'observa prendre une toute petite bouchée de sa cuillère pleine de porridge.

— Finis ton bol, sinon tu n'iras pas à l'école.

Nicky leva les yeux au ciel, mais continua de manger consciencieusement son porridge.

— Je ne pourrai pas le ramener quand il sera trop fatigué, lâcha Susie d'un ton sec. C'est moi qui m'occupe du tableau aujourd'hui.

— Tu feras ce qu'on te dit, la prévint Meg.

De tous ses frères et sœurs, c'était Nicky qu'elle aimait le plus. Elle avait quatorze ans le jour de sa naissance et avait été la première personne à le prendre dans ses bras lorsque la sage-femme lui avait tendu ce petit être emmitoufflé après son premier souffle, faible et fragile. Ils avaient failli les perdre tous les deux, leur maman et lui, pendant l'accouchement. Nicky était comme un fils pour elle, car c'était elle qui l'avait nourri, qui lui avait donné le bain et qui avait pris soin de lui comme s'il s'agissait de son propre enfant. Leur mère n'avait jamais retrouvé la santé depuis. Là encore, les médecins parlaient d'une faiblesse cardiaque, qu'elle aurait transmise à son fils.

Meg n'avait jamais vu sa mère se comporter comme une femme forte, contrairement à leurs voisines qui transportaient le linge, les courses et les seaux de charbon, qui récuraient le sol à genoux, préparaient d'énormes marmites de ragoût, mettaient des bébés au monde et se remettaient à travailler aussitôt. Les femmes qui habitaient la rue Wellington, ainsi que toutes les rues et ruelles adjacentes aux quais, étaient robustes, courageuses, généreuses et attentionnées.

Mais Lucy Taylor ne venait pas du même milieu qu'elles. Délicate, jolie et douce de nature, Lucy Mellor, de son nom de jeune fille, ne correspondait pas à l'image des autres femmes qui habitaient le sordide quartier des quais. Elle avait rencontré Frank Taylor, propriétaire d'une péniche, et en était tombée amoureuse au point de l'épouser six semaines plus tard, au grand dépit de ses parents.

Plus les années passaient et plus les naissances s'accumulaient, plus la dure réalité de la vie dans un quartier pauvre mettait Lucy à rude épreuve. En plus des huit enfants Taylor encore en vie, six autres étaient morts avant terme. Elle avait connu tant de grossesses.

Meg ne supportait pas l'idée que sa mère souffre autant. Elle aurait aimé que ses grands-parents Mellor les aident davantage, mais ils avaient déménagé après le mariage de Lucy avec l'inconvenant Frank Taylor. Puis ils avaient arrêté de leur rendre visite alors que Meg n'était âgée que de trois ans. Elle n'avait aucun souvenir d'eux.

Pendant un certain temps, Aggie, la mère de son père, avait vécu avec eux, jusqu'à sa mort quand Meg avait dix ans. Meg adorait sa grand-mère Aggie, une femme pleine d'entrain qui aimait rire. Elle avait porté sur ses épaules le poids de la santé fragile de leur mère et des grossesses qui ne cessaient de se succéder. Lorsque celle-ci était décédée subitement, Meg avait ressenti un vide en elle qui ne pourrait jamais être comblé.

Lorsque les enfants furent partis à l'école, Meg prépara une tasse de thé, y versa le reste de lait et de sucre, puis monta l'escalier raide et étroit qui menait aux chambres. La plus grande avait été attribuée aux filles et à Nicky, l'autre à ses parents. Quant à Freddie et Arthur, ils dormaient soit par terre, soit sur le canapé du bas, soit sur la péniche.

En ouvrant la porte de la chambre de ses parents, Meg perçut l'odeur de renfermé qui émanait de la pièce et attendit que ses yeux s'habituent à la pénombre.

— Je t'apporte du thé, Maman.

Un bruissement en provenance du lit se fit entendre. Meg posa la tasse de thé sur la table de chevet, puis se tourna pour tirer les rideaux défraîchis et laisser entrer les faibles rayons du soleil. La lumière ne parvint pas à égayer la morosité de cette chambre qui ne contenait qu'un lit à deux places, une commode et une petite armoire.

Sa mère se redressa sur les coussins, son visage aussi pâle que la taie d'oreiller contre lequel elle était appuyée.

— Merci, ma chérie.

— Veux-tu manger quelque chose ?

— Peut-être plus tard. Ce thé me suffit pour l'instant.

Meg en doutait, mais sa mère avait moins d'appétit qu'un moineau. Ses os étaient extrêmement saillants, comme si sa peau était la seule chose qui retenait son corps.

— Du lait ? s'étonna joyeusement Lucy avant de boire une gorgée. Je suis gâtée.

— Du sucre aussi.

— C'est parfait.

Meg s'assit sur le rebord du lit, souhaitant profiter de discuter avec sa mère avant qu'elle se rendorme.

— Je pense que l'on devrait rappeler le médecin. Tu as l'air plus faible.

— Je me sentirai mieux d'ici quelques jours. C'est juste une mauvaise semaine. Garde notre argent pour des dépenses plus importantes qu'un médecin qui répétera exactement la même chose que toutes les fois précédentes.

Meg était tentée de se plier à l'avis de sa mère. Nicky avait besoin de nouvelles bottes et les filles de robes pour

l'été, car elles avaient toutes grandi et celles de l'année précédente étaient désormais trop petites. Habituellement, Meg passait chaque vêtement à celle qui suivait en âge, mais, lorsqu'elle avait fait du tri la veille, elle s'était rendu compte que les robes étaient tellement usées qu'elles frôlaient l'indécence.

— Les enfants ont besoin de nouveaux habits, ajouta Lucy, comme si elle avait deviné ses pensées.

— Oui. Les bas de Nell n'ressemblent plus à rien.

— On dit *ne* ressemblent plus, pas *n*'ressemblent plus. Soigne ton langage, la reprit sa mère en lui adressant un sourire fatigué.

Meg rougit à l'idée d'avoir été prise en flagrant délit, d'autant plus qu'elle venait de réprimander Mabel pour la même raison.

— Les enfants grandissent tellement vite, fit remarquer Lucy, qui tenait la tasse entre ses doigts fins. Tu pourrais peut-être aller au marché et trouver des vêtements sur l'étal de McHanley ? En restant assise ici, je pourrais défaire ce que tu auras trouvé pour tricoter de nouvelles chaussettes ou de nouveaux maillots de corps.

Son visage s'illumina.

— Oui, ça me plairait bien de faire ça ! Qu'en penses-tu ?

— Oui, c'est une bonne idée.

Quand trouverait-elle le temps d'aller en ville et de fouiller dans des étals de vêtements ? S'empêchant de soupirer d'impatience, Meg se leva.

— Je ferais mieux de retourner m'occuper du linge.

— Tu iras à l'étal de McHanley après ?

— Si j'ai le temps après avoir fini la lessive.

— Ah oui, c'est le jour de lessive. J'avais oublié, se reprit sa mère en attrapant les couvertures à pleine main. Je vais me lever pour t'aider.

—Tu n'es pas assez en forme pour te lever, et encore moins pour laver le linge ! s'écria Meg en lui jetant un regard noir depuis la porte. Reste allongée !

Elle descendit péniblement les escaliers, s'arrêta dans la cuisine et se versa une tasse de thé noir, sans sucre, bien que la théière soit désormais tiède. Son thé était toujours froid lorsqu'elle parvenait à en prendre une tasse.

À la cuve pour nettoyer le linge, elle se défoula sur les vêtements mouillés, les martelant jusqu'à ce que ses bras protestent de douleur.

—Hé, Meg, ma fille !

Une tête apparut par-dessus la clôture située à sa gauche. Mme Fogarty, les cheveux gris recouverts d'une écharpe, lui adressa un sourire radieux.

—T'aurais pas un bloc de Bleu à me prêter, par hasard ? J'en ai plus.

Meg saisit son dernier bloc et le tendit à sa voisine par-dessus la clôture. Depuis aussi longtemps que Meg s'en souvienne, Mme Fogarty avait toujours été là.

—Tu me sauves la vie, vraiment, la remercia Mme Fogarty avant de froncer les sourcils. Tu as entendu que Seth Percival était mort dans la nuit ?

—Non, je ne savais pas.

Meg eut en effet l'impression que cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu leur voisin âgé, qui habitait à deux portes de chez eux.

—C'est triste, il était gentil, ajouta-t-elle.

—Oui, c'était un brave type, acquiesça Mme Fogarty. Il n'a pas de famille, il aura droit à un enterrement discret. Et de pauvre, en plus.

Pour cela, Meg était reconnaissante, car elle n'avait pas assez d'argent pour offrir de la nourriture à une famille

endeuillée, comme c'était la coutume par ici. Elle se sentit aussitôt coupable d'avoir pensé cela.

—Hé, ma fille, qu'est-ce qui se passe ? demanda Mme Fogarty en lui jetant un regard en coin. Tu m'as l'air morose. Seth était vieux et malade. Je pense qu'il est heureux d'avoir quitté ce monde.

—Oh oui, je sais bien.

—Ce n'est pas Seth qui te rend triste ? Il y a autre chose alors, insista Mme Fogarty. Je te connais depuis que tu es bébé, ma fille : tu ne peux rien me cacher.

—Ce n'est rien.

—On ne dirait pas vu la tête que tu fais.

—Je suis juste fatiguée de la vie que je mène, madame Fogarty.

Meg cligna rapidement des yeux. Elle ne cédait pas souvent aux larmes. En fait, elle ne pleurait que très rarement.

—Ce n'est pas étonnant, ma fille. Une belle jeune femme comme toi qui se retrouve mère et femme au foyer avant même d'être mariée, c'est pas une vie...

—Je ne devrais pas ressentir ça, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je suis l'aînée et je sais que c'est mon devoir, mais...

—Oui, mais tu as quel âge maintenant ? Vingt ans ?

—J'ai eu vingt ans la semaine dernière, acquiesça Meg d'un hochement de tête. Non pas que quelqu'un s'en soit rendu compte.

Sa famille avait à peine mentionné son anniversaire. Maman ne s'en était même pas souvenue.

—À vingt ans, tu devrais avoir ton garçon à toi. Quelqu'un qui t'emmènerait au théâtre ou faire des promenades. Quelqu'un qui te chouchouterait un peu et te ferait te sentir unique.

—Pff, soupira Meg. Quelqu'un pour me chouchouter ? Laissez-moi rire.

—Tu devrais sortir plus souvent, ma fille, et pas seulement pour aller faire tes heures au Bay Horse. Prends un peu de temps pour toi.

—Vous savez bien que je ne peux pas me le permettre, avec Maman et Nicky.

—J'ai vu que Nicky était parti à l'école aujourd'hui. Ça fait plaisir à voir. Il devrait traîner avec des jeunes de son âge. Tu as quelques heures devant toi sans avoir à te soucier des autres. Va faire un tour en ville. Même si tu n'achètes rien, tu peux regarder les vitrines.

—Je ne peux pas laisser Maman toute seule.

—Mais si, Lucy s'en sortira très bien si tu la laisses une heure ou deux. Dis-lui de frapper à mon mur si elle a besoin de quoi que ce soit. Je l'entendrai.

—Merci, mais j'ai bien trop à faire pour passer une heure à m'occuper de moi.

—Pourtant, tu devrais, ma fille, avant de perdre complètement la tête ! Allez, à bientôt, la salua Mme Fogarty avant de disparaître derrière la clôture, laissant Meg encore plus désespérée.

À midi, elle avait fait toute la lessive, récuré le sol de la cuisine, nettoyé la cuisinière et préparé une tourte aux pommes de terre et aux rognons pour le dîner. Meg fit réchauffer le reste de la soupe d'orge et de pois qu'elle avait préparée la veille et s'en servit une petite tasse. Puis elle prépara un plateau pour sa mère avec de la soupe, une croûte de pain et une autre tasse de thé.

La porte d'entrée s'ouvrit, faisant se retourner Meg. Surprise, elle vit ses frères, Freddie et Arthur, qui entraient.

—Comment elle va, notre Meg ? demanda Arthur en enlevant son béret pour l'accrocher à un clou près de la porte.

—Je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui, lança cette dernière en souriant chaleureusement, même si son cœur s'emballa à l'idée de partager la tourte avec trois autres personnes. Où est Père ?

—Il discute avec le vieux M. Henderson, répondit Freddie en s'asseyant à table. Il reste du thé ?

Meg fit non de la tête.

—Laisse-moi apporter ce plateau à Maman, précisa-t-elle. Je vais en refaire après.

—Je vais m'en charger, proposa Freddie en lui prenant le plateau des mains. Ça lui fera une bonne surprise.

—Reste avec elle jusqu'à ce qu'elle ait tout mangé, Freddie.

Meg lui fit un signe de tête complice. C'était avec lui qu'elle se confiait le plus sur sa vie de famille. Il comprenait ses frustrations, ses inquiétudes et la manière dont elle y faisait face seule. À dix-huit ans, il était grand et ressemblait déjà à un homme, avec ses larges épaules qu'il devait à ses années d'expérience dans le transport de marchandises. Son beau visage buriné démentait son jeune âge.

—Y a rien à manger ? demanda Arthur.

—Non. Si tu as un peu d'argent, va chercher du pain à la boulangerie en bas de la rue.

—Je viens de m'asseoir, se plaignit-il.

—À quelle heure êtes-vous arrivés ce matin ? rétorqua Meg en lui jetant un regard noir.

Il haussa les épaules.

—J'imagine qu'il était tôt, non ? insista Meg, les bras croisés, sûre d'elle. Donc, vous êtes restés sur le quai